

12

Main mise



... En scène... – De l’obscène pourtant j’ai dit tout à l’heure qu’on ne revient pas. Mais on voit ici qu’il faut revenir. Par la (re)mise en scène. Mise en scène aussi est ici ma figure, et à nouveau mise à distance normale. Et re-prise en photo, de la même façon. Prise en main et reprise en main. Je suis intervenu en effet dans l’image même, ma main gauche figurant sur la photo – ma main droite tenant l’appareil. Ainsi mes doigts à la fois peuvent-ils caresser des cheveux et appuyer sur un déclencheur. Quel artifice ici est exigé, et comme toujours, pour donner l’illusion d’une norme...

Auparavant tout semblait m’échapper. L’œil nu démesurément agrandi me fixait et me déracinait, sortait des gonds, du théâtre et de la scène sociale. Main-

tenant tout se remet en représentation. Bateleur, je me retrouve sur l'estrade. J'ai prise à nouveau sur les choses, sur le public et le sujet. Main mise, remise en scène et en mains, « en selle » si on veut. J'étais perdu, j'en reviens, et je m'y mets. Puisque ces choses nous échappent, feignons d'en être les organisateurs. Le mystère n'aura été que provisoire. L'esprit clair fait comprendre ce qu'il ne comprend pas.

Les images négatives ne nous condamnent jamais sans retour, et la lucidité de ceux qui exclusivement s'y donnent, peut-être faut-il la plaindre. Salulaire retour aussi du « positif » des choses, même au prix d'un trucage. Au moins les gestes qui le manifestent semblent-ils sans équivoque. À la différence du spectacle nu et isolé des choses mêmes, livrées à leur simple « être-là », tout geste est l'embryon d'une intentionnalité décelable ou explorable, le début d'une fiction. Toute une rhétorique y est en germe : tout le théâtre social, psychologique, artistique imaginaire, narratif aussi, auquel nous sommes habitués, y est contenu. Caresser une joue reconforte. Et la figure caressée aussi semble reconfortée, par effet de contamination contextuelle, de référence immédiate et quasi automatique à des contextes de cet ordre déjà vus – en nos vies ou dans nos images, ou plutôt dans [nos images qui informent notre vie](#).

Je ne sais pas si le premier homme qui instinctivement a caressé, une joue a vu l'émouvant de la scène, objectivement : en fait ce n'était probablement qu'une action-réflexe, ce n'était pas une *scène*. Mais le premier qui a *représenté* ce geste, oui. Première mise en scène, première solennisation. Premier arrachement au réflexe ou à l'instinct, première source de réflexion, premier acte de civilisation, car cette dernière est représentation et mise à distance. Main mise aux choses et leur transfert dans autre chose, leur transformation en autre chose : le futur promis. La civilisation est perspective. Modélisations significatives, symboliques, pré-figurantes, et finissant par structurer toutes nos perceptions... Rembrandt figure les gestes de la *Fiancée juive*, jeu de mains, à deux ensemble se recouvrant, et aussitôt tendresse, caresse et promesse dans nos esprits sont associés. [Deux mains disent demain, à jamais](#).

Puis on imite le geste, tout chargé de sens, par les institutions, coutumes, habitudes sociales, et par les peintres, les artistes, qui les représentent, les confortent, les relaient. Nous sommes ainsi les metteurs en scène de nos sentiments, la vie quotidienne n'est que scénographie, imitation, reconnaissance. Qui aimerait s'il n'avait pas déjà entendu parler de l'amour, qui embrasserait s'il n'avait pas déjà lu, dans un livre, le récit d'un baiser ? Nous lisons à deux le baiser sur la page, et puis... « Il me baisa la bouche tout tremblant ». Rien de si juste que cette confession de Francesca. Toute la littérature y est contenue, et son antériorité-supériorité sur la vie. L'art, l'expression en général des choses, et la représentation qu'ils permettent, nous font. Si le mot amour vient à surgir entre deux êtres, ils s'aiment. Mais pas ou guère avant. Et même, à force de débiter des galanteries à l'être aimé, on en vient à croire à tout ce qu'on lui dit. Le jeu, le trucage », débouchent sur le vrai. On aime qui on dit aimer, ou bien qui on caresse,

ou qui on se voit caresser – peut-être pour imiter ce que d'autres déjà nous ont montré...

Bienheureuse naïveté. Ignorance de nos conditionnements. Un geste, par exemple celui de la caresse, est-il universel ? Son intentionnalité est-elle perçue de tous ? On ne peut sûrement pas établir une sémiologie générale du visible, car gestes, attitudes, postures, toujours sont culturellement codés, et variables. Un Japonais sourit quand il est en colère. Aucune iconographie ne peut être naïve. Elle implique l'anthropologie, et celle-ci est forcément différentielle.

Et puis un geste n'est-il pas trompeur ? Un baiser passionné apparemment peut être légendé avec une égale pertinence : « [Le mensonge](#) ». On peut toujours, bien qu'on le fasse très rarement, percevoir une image de façon ironique ou antiphrastique. Naïfs les gens qui rêvent au premier degré sur le *Baiser de l'Hôtel de Ville*. Posée sans doute la photo. Et posées aussi les questions. Qu'y a-t-il derrière – avant, après ? Avant : la mise en scène. Après, très souvent : les scènes... Grands mots avant, petits mots pendant, gros mot après... La caresse elle-même, peut-être le plus beau et le plus humain des gestes, peut être hypocrite, sournoise stratégie pour annexer quelqu'un, se l'incorporer. Intrusion, intervention sans respect aucun pour l'intimité de la vie d'autrui. À l'inverse de ce que croient les humanistes bien-pensants et les prédicateurs de catéchisme, il n'y a pas de devoir d'ingérence. Les larmes méprisent leur confident. La compassion même parfois peut être un viol, et la retenue, la réserve, le silence, le suprême hommage. Dans mon pays, on ne questionne pas un homme ému. La figure seule peut se bien trouver de n'être pas importunée. Certaines peines refusent tout contact. Ne me touchez pas. Répulsion d'être touchée.



Le geste caressant flatte l'humanité en nous. Seule, la figure semble triste, délaissée (qu'on compare les deux états de la photo, une avec ma main, l'autre sans). Mais cette intrusion de la main, qu'en penser ? Consolation ? Soumission ? Annexion ? Faiblesse – ce désir terrible d'établir un contact, qui nous constitue et dont nous souffrons tant ? Ambiguïté de la « main mise », ou de la « prise en main ». Exactement comme l'intervention du photographe peut être un truc ou un trucage pour rendre la scène intéressante et flatter notre narcissisme, et annexer aussi le monde, le « posséder » (« prendre » en photo), ainsi l'intervention de la main caressante est parfois un truc pour vampiriser et annexer l'autre, s'assurer possession d'un être, main mise sur lui. C'est pourquoi par honnêteté certains photographes s'interdisent de mettre en scène quoi que ce soit ou d'intervenir de la moindre façon dans leurs photos, ces procédés leur semblant très grossiers. Et certains êtres de vampiriser les autres en intervenant indiscrètement dans leur vie. – Mais sans doute ne peut-on qu'essayer d'agir ainsi. Il est impossible de ne

rien froisser absolument par sa propre présence, d'être pur accueil transparent. Cadrage et regard sont déjà des intrusions. Tâchons qu'ils ne soient pas égocentriques ou meurtriers.

Toute photo doit ouvrir des pistes, et non fermer le sens dans un symbole qui la réifierait. Les positifs peuvent aimer celle-ci, en la dévorant par le symbole lui-même positif, et les négatifs-lucides la détester comme artificielle et grossière (combien de ces cartes postales « positives », mais qui plaisent au plus grand nombre, font détourner le regard des « purs » de la photo, par leur trucage et leur « fabriqué » : mains d'enfant dans main d'adulte, visage potelé contre front ridé, etc.).

Mais tous ceux-là ont raison ensemble. Il ne faut rien exclure. Labourer indéfiniment le champ des possibles. Le visible n'est que proposition. Notre pensée et nos mots sont commentaires. Ne pas rester sur le sens fixe, qui rend muet. La pensée se fige et se sclérose qui en reste sur des interprétations définitives et exclusives des autres. Pensée *ROM*, comme on dit en informatique. Lecture seule. *Read Only Memory*. Il y a des personnalités *ROM* : rien ne s'y peut (plus) écrire. Pensons plutôt à l'infinité des scénarios. Ouvrons-nous à l'infinie musique du hasard, à la libre *RAM* du monde: *Random Acces Memory*. Le commentaire, même devant les images positives, est sans fin. Commentaire – commentaire ?

Un geste tout seul est ambigu. Mais moins peut-être un mot. Aucun baiser de cinéma ne montrera « la fausseté de l'amour même ». Les mots démontrent et parfois démontent ce que l'image seulement montre. Sur cette photo, une légende induirait le sens, en le réduisant. Légender est guider. Mais a-t-on besoin de guide ? – Aussi bien les mots aussi sont-ils eux-mêmes équivoques, et l'ignorer souvent se paie cher. Caresser, qu'est-ce que cela veut dire ? Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein... Et embrasser ? J'embrasse mon aimée, mais c'est pour l'étouffer... – Main mise. Main contre joue. Mise en joue. Feu...

Aussi la mise en séquence des images, ou la juxtaposition de leurs différentes versions (par laquelle commencer ?), restreint ou oriente le sens. Si on voit le visage seul avant ou après le visage caressé, les impressions changent, les fictions reconstituables corrélatives différent considérablement. C'est l'effet de contextualisation ou de *Gestalt* propre au cinéma, ou aux images en séquences, montrées dans un certain ordre. Effet global ou synthétique de la perception. Le même regard du même acteur peut exprimer par exemple successivement la faim devant un plat appétissant, la convoitise devant un corps nu, l'effroi devant un spectacle repoussant, etc. Et dans le montage ou la juxtaposition d'images fixes, il faut tenir compte du sens de lecture des images elles-mêmes. Que voit-on avant, et après, en premier, et en dernier ? Lit-on de gauche à droite, de haut en bas, etc. ? Évidemment cela dépend des cultures, du sens de l'écriture, etc.

Quel est le sentiment vrai exprimé par un regard hors du contexte où il est perçu ? Laquelle est la vraie, qui regarde toujours de la même façon, et à qui on prête de si différentes pensées et intentions ?

Le trucage, de toute façon, nous l'oublions vite, et l'illusion. À combien cette photo peut-elle faire illusion ? On peut la montrer, et faire l'expérience. Et comment en vient-on à sentir vraies également une main « vivante », et un visage de mannequin ? Comment l'illusion opère-t-elle qui nous fait caresser de l'inerte, et comme vouloir animer un visage fictif ? Ou les mannequins sont dans notre monde, ou nous sommes dans le leur. Peut-être ne sommes-nous les uns pour les autres que des mannequins – comme dans les tableaux de Chirico. Peut-être ne sommes-nous les uns pour les autres que des objets de spectacle et de son, comme les philosophes de l'idéalisme absolu l'ont soutenu, en un système le plus absurde et le plus irréfutable de tous. Peut-être les autres ne sont-ils pour nous qui pensons vivre que des mannequins. Cela nous rassurerait alors, car autrui n'est jamais comestible. La poupée (gonflable ou non) ne me résiste pas...

Mais au fond, tous les visages que nous voyons sont-ils radicalement autres que fictifs, c'est-à-dire caressés par nos yeux, modelés par nos propres mains ? Elle a la forme de mes mains, et ma caresse la recrée. Nouveau Pygmalion, je donne vie. Ce regard désenchanté, cette tête inclinée fixant un point situé au-dessous d'elle, peut-être le, peut-être la consolerais-je, la réconforterais-je ? Toute passion peut devenir compassion. Aimer sera aider, etc. Il y a du cinéma dans tout cela, et des rêves, parmi les plus grands. Livrée à ma discrétion, je crois et peux faire croire que je la peux réconforter. Cette illusion est vitale – et dans la vie, et dans la création, qui s'imagine ou ambitionne la refléter. C'est croire qu'on peut aider les êtres, croire qu'on peut aider autrui à le faire, les faire s'aider. Les êtres ne sont rien que nos faire-valoir. C'est-à-dire ceux qui nous font valoir quelque chose – au moins le penser ou le croire... L'art fictionnel, la mise en scène (sociale et artistique) sont évidemment des artifices, parfois des escroqueries ou des impostures. Mais sans eux nous ne sommes que schizophrènes ou solipsistes, et même si les êtres sont plus éloignés les uns des autres que les étoiles dans le ciel, même si nous n'approchons ou ne touchons que des effigies ou que des morts – et les autres aussi ne nous touchent qu'en effigies ou morts –, nous croyons le contraire. Ces croyances, ces constructions symboliques, nous font vivre. Ne détrompons personne. On aime mieux être trompé que détrompé.

Le vrai est ce que nous croyons, premier moment et premier mouvement, dans la chaleur de nos rêves. Le réel, cela seul que nous voyons, froidement, dans un second temps. Mais ce réel n'existe qu'à notre corps défendant et au péril de notre mort. La main ici touche un visage, qui n'est au fond qu'une *effigie* : naît proprement une fiction, ce qui est le même mot – vraie, et peut-être ici la plus belle de toutes, si on ne la démonte pas ou n'en voit pas l'absurdité. Faut-il déconstruire les constructions ? Aussi ce peut être catastrophique. Alors, tant qu'on ne le fait pas, on est dans le vrai.

© Michel Théron – 2010